

— Parlez d'abord... nous verrons ensuite... Que vient faire ici M. Pascal Lantier ?

— Attends quelqu'un...

— De qui est-il question ?

— Du notaire de Nogent-sur-Seine.

— Il doit venir à Troyes ?

— Oui.

— Quand ?

— Demain matin.

— Pourquoi faire ?

— Pour se présenter chez le procureur de la République qui l'a mandé, et qui compte lui demander des explications au sujet de l'héritage de Robert Vallerand, héritage qu'il détient en ce moment.

— A quelle heure, demain, le notaire doit-il se présenter au parquet ?

— A une heure...

— Et M. Pascal ?

— En même temps que lui mais ; s'il ne me voit pas ce soir au rendez-vous que je lui ai assigné, il ne se présentera certainement pas...

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il tirerait de mon absence une conclusion fort logique... celle-ci : « Tout est perdu ! »

— Il suffirait d'un mot de vous pour le rassurer.

— Sans doute, et si vous me permettez de le voir...

— Le voir, non... Mais vous allez lui écrire.

Léopold fut saisi d'un tremblement nerveux.

— Vous voulez le livrer.. bégaya-t-il. Mais ce sera me livrer aussi, moi.

— Je vous ouvre au contraire une porte de salut.

— Que voulez-vous donc faire ?

— Peu vous importe pourvu que je vous évite la guillotine.

— Déliez-moi les mains... je vais écrire...

— Inutile... répliqua Victor, l'écriture de M. Fradin, de Paul Péliissier, de Léopold Lantier, doit avoir des formes variées comme les signatures de ces honorables personnages... Il suffira du nom, et M. Pascal ne mettra point en doute que la lettre vienne de vous... Je vais écrire... préparez-vous à dicter.

Victor s'assit près d'une petite table où se trouvaient un encrier, du papier et des plumes.

— Allez... fit-il.

Léopold, obéissant, dicta :

« Je pars pour Paris : affaire personnelle et pressée. Donc je ne viens pas à l'hôtel de l'Aube. Tout va bien ; j'ai le paquet cacheté. Rien à craindre, tu peux agir.

« PAUL PÉLISSIER. »

Le contremaître avait écrit et signé.

Il plia la lettre, la mit sous une enveloppe qu'il ferma, et sur laquelle il traça la suscription suivante :

« MONSIEUR PASCAL LANTIER,

« HOTEL DE LA PRÉFECTURE, EN VILLE. »

Il posa cette enveloppe sur la table et quitta son siège.

— A présent, dit-il ensuite, il me faut le reçu que vous a fait mon frère, et les papiers qui peuvent, en vous compromettant, compromettre ceux que vous avez entraînés avec vous.

— Ce reçu et ces papiers sont dans mon portefeuille... répondit Léopold.

— Et votre portefeuille ?

— Dans la poche de mon palotot fourré.

Victor chercha l'objet en question, le trouva sans peine, l'ouvrit, et le premier papier qui frappa ses yeux fut le reçu écrit et signé par Richard.

A cette vue un frisson passa sur sa chair.

— L'insensé ! le malheureux ! balbutia-t-il d'une voix faible comme un souffle, il n'en fallait pas tant pour l'envoyer au baigno ! et c'est par miracle qu'il est sauvé !

Froissant alors le reçu entre ses mains, il le jeta au feu. Il en fit autant de divers papiers, et ne laissa que les billets de banque dans le portefeuille qui reprit sa place au fond de la poche du palotot.

Cette besogne achevée, Victor inspecta les autres poches. De l'une, il retira un tout petit coffret de cristal.

— Qu'est-ce que ceci renferme ? demanda-t-il à Léopold.

Celui-ci répondit :

— La mort...

— Je comprends... C'est le coffret volé chez le comte de Terrys, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il contient le poison violent avec lequel vous avez voulu tuer madame Isabelle.

L'ex-réclusionnaire répondit par un signe affirmatif.

— Je le garde... reprit Victor.

Et il le glissa dans sa poche. Puis il acheva de fouiller les vêtements du misérable, mais il n'y trouva plus rien de suspect. En ce moment, Richard rentra dans la chambre.

— Le déjeuner est prêt, dit-il.

— Bien... Va t'attabler avec M. Paul... Je veillerai pendant ce temps là... Quand vous aurez fini, tu viendras me relâcher ici, et tu donneras la pâtée à notre prisonnier qui ne peut se servir lui-même...

— C'est compris... répliqua le jeune homme.

Et il descendit.

Nous passerons sans nous arrêter sur des détails de moindre importance.

Une fois tout le monde restauré, Richard alla déposer à « l'Hôtel de la Préfecture » la lettre adressée à Pascal Lantier ; en même temps il était chargé de solder le compte de Paul, car l'étudiant, cédant aux instances de Victor, avait consenti à rester au petit hôtel du chemin de fer.

XIX

Paul était sombre et silencieux. Une idée fixe le poursuivait, celle du suicide. Il lui semblait impossible d'accepter la honte qui fatalement devait rejaillir sur lui, quoiqu'il n'eût rien fait pour la mériter.

Dans son découragement immense il avait hâte d'en finir avec la vie et avec la douleur, mais il avait juré à Victor d'attendre jusqu'au lendemain soir.

Fidèle à la parole donnée il se résignait donc à l'attendre, tout en se demandant quel motif avait pu pousser le contremaître à solliciter un semblable sursis et quel résultat il en espérait.

Le fils de Pascal aurait voulu gagner sa chambre, s'y enfermer seul et s'absorber dans son isolement. Victor Béraille, voulant à tout prix l'empêcher de s'abandonner à ses idées noires, refusa de le quitter.

Léopold, leur prisonnier, se recommandait par une tenue exemplaire.

Une bandit.

Elle résul

L'ex

mes qui s

air leur p

à eux.

Il lu

dernier liv

et cherche

Or, l

misérable,

ses plans é

Que

plus que t

coup sûr

Il cor

ter la Fra

Celui

Selon

de l'écritu

de son cou

satisfait.

Le re

tagèrent pe

À tour, en

dont la pr

Le m

quelques h

sorte d'eng

cerveau et

Le le

heures à l'

tience le m

Co m

preneur se

et lui dit :

— Vo

point encor

tous l'anno

blique que

questions à

— J'a

Le sul

chique.

En se

de calme, d

était déci

Pasca

muler ainsi

— Qu

l'émouvoi

Trois

l'entreprene

— Ve

resté ouve

Pascal

gistrat. Ce

dit en mêm

— Ve